UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDES

SUR

ULRICH DE HUTTEN

DANS

SES RAPPORTS AVEC LA RÉFORME.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le juillet 1867, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

GEORGES MACLER,

D'HÉRICOURT (HAUTE-SAÔNE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1867.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0040

A MONSIEUR C. SCHMIDT,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE ET AU SÉMINAIRE PROTESTANT

Reconnaissance.

G. MACLER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
BRUCH ✻,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculte n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDES

SUR

ULRICH DE HUTTEN[1]

DANS

SES RAPPORTS AVEC LA RÉFORME.

Les grandes circonstances forment les grands caractères : les époques de transition ont besoin d'hommes fortement trempés pour frapper les grands coups et préparer l'avenir.

Actif et entreprenant, habile à manier la plume et l'épée, passé maître dans l'art de railler, sans pitié pour les travers des hommes, aimant à se jeter au devant du danger pour s'en jouer et le braver, joignant à une volonté ferme et énergique une âme noble et droite, Ulrich de Hutten était l'homme qu'il fallait à une époque aussi difficile que celle des premières années du seizième siècle. Vrai chevalier du moyen âge, ardent défenseur des droits de sa patrie et de la liberté allemande, brillant humaniste, il resta jusqu'à sa mort dévoué à la cause qu'il avait embrassée, et fut le représentant le plus fidèle des tendances, des passions et des luttes de son temps. Aucune des grandes questions qui ont agité son époque ne lui est restée étrangère; il a tout embrassé, et sa vaste activité s'est dé-

[1] Nous renvoyons pour les citations à l'édition de M. E. Böcking.

ployée dans tous les sens. Aussi nous voyons-nous obligé de renoncer à l'étudier dans les différentes sphères où s'est déployée son action ; ce serait une longue étude au-dessus de nos forces, et laissant de côté ce qui touche au poëte et à l'humaniste, à l'homme d'État et au patriote, nous nous bornerons à l'étudier dans ses rapports avec la Réforme ; nous chercherons à montrer quelle a été sa part dans ce grand drame du seizième siècle, comme précurseur d'abord, puis comme acteur. Ce sera là tout le but de ce travail.

Issu d'une illustre famille de chevaliers franconiens[1], rien ne faisait présager ce qu'il serait un jour; d'une constitution faible et d'une santé délicate, il semblait peu fait pour le rude métier des armes ; aussi fut-il destiné au cloître et envoyé jeune encore au couvent de Fulde; noble, il pouvait aspirer à des honneurs ecclésiastiques. Mais la vie du cloître n'était pas faite pour un esprit aussi indépendant. Avide de voir le monde, de se mêler à ses luttes, soupirant déjà après la liberté, il se sauva de Fulde, malgré la colère de son père. Cet acte décida de sa vie entière : le jeune homme montrait ce que serait l'homme.

La vie errante qu'il mena dès lors, les misères qu'il eut à endurer exercèrent sur son caractère une influence très-grande et ne contribuèrent pas peu à donner à son esprit cette tournure satirique qui devint entre ses mains une arme si terrible pour ses adversaires. Admirateur de l'antiquité, dont les poëtes et les orateurs formaient par la pureté de leur langage et la beauté de leurs sentiments un contraste si frappant avec

[1] Il naquit en 1488 au château de Steckelberg, en Franconie, sur les bords du Mein.

l'enseignement aride et desséchant des universités et de la scolastique, il voulut se liver tout entier à sa passion; il voulait être poëte et il y réussit, malgré le mépris qui s'attachait à l'étude des lettres et des arts libéraux et dont il eut surtout à souffrir de la part de ses parents et des nobles allemands. Étudier les belles lettres, pour un chevalier, c'était déroger et se déshonorer[1]. Mais Hutten n'était pas homme à se laisser décourager ou intimider: il avait bravé la colère de son père, il pouvait braver le dédain des nobles. Ses séjours à Erfurt, à Cologne, à Francfort-sur-Oder, à Greifswald, à Rostock, à Wittenberg, développèrent en lui cet amour violent des lettres antiques et le mirent en contact avec les représentants de la tendance nouvelle, qui avait tant de peine à s'implanter en Allemagne; il s'y procura des amitiés qui durèrent jusqu'à sa mort: Crotus Rubianus, son maître et ami; le jeune poëte Eoban Hesse, Mutianus Rufus, chanoine à Gotha; Eberbach, Frédéric Fischer, et tant d'autres avec lesquels il devait partager un jour les périls de la lutte et la gloire de la victoire. Hutten d'ailleurs commençait à prendre sa place au milieu de ces amis des lettres; quelques poésies, sa satire sur Henning Lötz de Rostock, son *Ars versificandi* l'avaient fait connaître à tous les poëtes; aussi son nom commence-t-il à paraître. «Dans mon cher Hutten, écrit Crotus Rubianus à Reuch-

[1] *Vides qui in nostrum ordinem pessimi mores invaserint, ut qui eos contemplatus fuerit, rectius Centauros quam equites Germanos dixerit: quisquis enim nunc studia litterarum bonæ indolis adolescens sequitur, eum illi statim tanquam exortem omnis dignitatis, ab imaginibus majorum suorum degenerem ac sui dissimilem despicatui habent: eum rident, eum subsannant, ei medium digitum ostendunt* (Hutten à Eytelwolf de Stein).

lin, éclate l'ardeur et la pénétration.» Mutianus Rufus écrit à Urbanus : «Ulrich de Hutten est plein de vivacité et de véhémence; c'est un grand poëte, mais le plus léger mot peut l'irriter. L'Attique pourrait-elle produire plus de grâce et d'élégance que ce jeune homme d'illustre race, vrai délice des muses? *Quid aliud ille quam meras veneres, quam meros lepores loquitur?*»

L'Italie, berceau de la Renaissance, terre classique des lettres et des arts, attirait tous ceux à qui l'Allemagne ne suffisait pas. C'est là qu'étaient allés se former les maîtres; c'est de là que les premiers champions de l'humanisme avaient rapporté en Allemagne la connaissance des langues anciennes, la culture des arts, l'amour du beau, des études plus nobles, plus humaines, *humaniora*, que celles que l'on enseignait encore dans les vieilles Universités; c'est là qu'accouraient tous ceux que ne satisfaisaient plus la science sèche, les vaines disputes, les stériles subtilités d'une scolastique dégénérée. Bologne, Pavie, Florence, Rome, célèbres par les maîtres qui y enseignaient avec éclat le droit et la littérature, voyaient affluer dans leur sein des jeunes gens de tous pays, avides de former leur esprit et leur goût à des sources plus pures.

Hutten se rendit en Italie; il y allait pour étudier le droit; mais il avait peu de goût pour cette science, et partagé entre la poésie et les fatigues de la guerre, il ne songeait à rien moins qu'à prendre ses grades en droit. Ses épigrammes, ses satires sur Venise, ses écrits nombreux pour réveiller l'ardeur nationale et engager l'empereur à vouloir bien reprendre sous son sceptre ces belles contrées que les étrangers se disputent, ses lettres enfin nous montrent un esprit actif,

une âme chevaleresque, un homme, en un mot, qui pouvait bien n'avoir guère de goût pour le droit, mais qui, défenseur de la liberté, se prépare aux luttes pour lesquelles il était destiné. Un second séjour en Italie fut surtout décisif. Dans le premier, nous le voyons poëte gibelin, ne rêvant que la grandeur de la patrie, le triomphe de l'Allemagne lésée dans ses droits; dans ce second séjour, il nous apparaît défenseur de la liberté, ennemi déclaré de l'oppression et de la tyrannie.

Au moment où Hutten retournait en Italie, l'Allemagne commençait à s'émouvoir de la lutte qui venait d'éclater entre l'humanisme et les vieilles universités soutenues par l'ordre redoutable des Dominicains.

Du jour où l'humanisme pénétrait en Allemagne, il était l'ennemi de la scolastique : c'étaient deux principes opposés qui devaient tôt ou tard entrer en lutte, deux courants contraires qui devaient se heurter, l'un représentant le moyen âge dégénéré, mécanisme rouillé; l'autre, jeune, plein de séve et de vigueur. Les premiers représentants de cette tendance nouvelle passèrent sans être grandement molestés; mais bientôt le nombre de leurs adhérents s'accrut, les jeunes gens désertèrent les cours des docteurs pour suivre les poëtes, l'Université menaça d'être abandonnée : l'hostilité commença. L'Université s'émut à la vue du danger; elle chercha à s'opposer à ce courant par des moyens de répression, on exclut les professeurs soupçonnés ou convaincus de se rattacher au mouvement nouveau[1], on refusa de conférer les grades aux jeunes gens qui n'étaient pas restés fidèles à l'enseignement tradition-

[1] *Rhagius Æsticampianus*, Hermann Busch etc.

nel [1]. Mais que pouvait la répression contre un entraînement général ? L'humanisme, d'abord faiblement représenté, vit grossir les rangs de ses partisans; en peu d'années il devint une force capable de résister. Le conflit qui se préparait lentement éclata enfin; il avait commencé déjà entre Wimpheling et les Augustins; il éclata dans toute sa violence entre Reuchlin et les Dominicains, et d'autant plus fortement qu'il avait été plus longtemps retenu.

Il dut son origine à un fait qui paraissait insignifiant; mais les suites que n'avaient pu prévoir ni les uns ni les autres, furent immenses : il aboutit à la Réforme. Comme il se trouve dans un rapport étroit avec celle-ci et comme Hutten a joué un grand rôle dans cette lutte, prélude de la lutte plus grande qui devait éclater avec Luther, il n'est pas inutile d'en retracer rapidement le récit.

Un Juif baptisé, Jean Pfefferkorn, voulant témoigner de son zèle à l'Église dans laquelle il venait d'entrer et laisser un nom à la postérité, demanda et obtint de l'empereur l'ordre de rechercher et faire brûler les livres des Juifs nuisibles et injurieux envers le christianisme. Muni de l'autorisation impériale, Pfefferkorn voulut s'adjoindre Reuchlin dans cette œuvre, soit pour se prévaloir du nom et de l'influence de ce savant, soit qu'il ne fût en cela que l'instrument des professeurs de théologie de Cologne et des Dominicains, jaloux de sa réputation, de sa science, et blessés de son dédain pour la scolastique et de ses allures trop libres dans la recherche de la vérité. Reuchlin refusa d'accé-

[1] Témoin cet étudiant qui fut refusé à l'examen de Magister, pour avoir été rencontré lisant Térence (*Ep. obsc. vir.*).

der à la proposition de Pfefferkorn, et, sur l'invitation de l'empereur de donner son avis sur une question qu'il connaissait mieux qu'aucun autre, il écrivit à l'évêque de Mayence. Son traité fut intercepté et tomba entre les mains de Pfefferkorn, qui, irrité de rencontrer un contradicteur en Reuchlin, publia son *Handspiegel*, où il demandait la destruction de tous les livres juifs comme dangereux pour la foi chrétienne, à l'exception de l'Ancien Testament, et attaquait vivement Reuchlin, sans lui ménager les injures et les outrages. Reuchlin, justement blessé, répondit par son *Augenspiegel*, où il réfutait les arguments de Pfefferkorn, se prononçait contre toute destruction barbare des livres juifs, en en démontrant non-seulement l'innocence mais même l'utilité, et repoussait d'une manière un peu vive les injures et les calomnies de ses adversaires. Ce livre, lu avec avidité dans toute l'Allemagne, excita au plus haut point la colère de Pfefferkorn; mais la scène change et à sa place apparaissent les personnages intéressés à cette affaire, qui jusque-là avaient agi par l'intermédiaire de ce Juif: ce sont les professeurs de la Faculté de théologie, dont deux surtout, Arnold de Tongres et Ortuinus Gratius, sont à jamais célèbres par le monument que leur ont élevé les Lettres des hommes obscurs.

La Faculté de théologie se voyait forcée de soutenir l'instrument de ses machinations, elle ne pouvait souffrir que Reuchlin l'emportât sur Pfefferkorn. Aussi prit-elle la cause en main: elle voulut prouver l'hérésie de Reuchlin et chargea Arnold de Tongres d'examiner son livre. Reuchlin, averti par un ami fidèle, quoique dominicain, essaya d'apaiser ses juges: il

offrit de se soumettre humblement et de retirer les opinions dangereuses qu'il aurait pu émettre, car n'étant que simple docteur en droit il a bien pu errer, en s'égarant dans les subtilités de la théologie. C'était une faiblesse de la part de Reuchlin; mais ce n'était pas peu de chose que de s'exposer à la colère des théologiens: il leur était aisé de lancer une accusation d'hérésie, et une fois entre les mains des dominicains, on n'avait guère de salut à espérer. Car cet ordre, quoique discrédité déjà, n'en était pas moins encore la plus grande puissance de l'Église; les papes eux-mêmes avaient tremblé devant lui; il fallait être brave, sinon téméraire, pour lui résister en face.

La Faculté, croyant avoir trouvé l'occasion d'abaisser un homme dont la gloire lui faisait ombrage, profita de l'humilité de Reuchlin pour vouloir l'humilier encore davantage et dans une réponse empreinte d'une paternelle bienveillance, l'engagea à retrancher les erreurs qui se trouvaient dans son livre; mais en dessous grondait la menace, s'il ne se rétractait pas. Reuchlin répondit à l'Université, mais d'un ton ferme et digne, en refusant de se rétracter, à moins qu'on ne lui prouvât ses erreurs, et publia une apologie ou explication, en langue allemande, de son *Augenspiegel*.

Les théologiens s'adressent alors à l'empereur et lui dénoncent Reuchlin comme un ennemi de la foi chrétienne, un protecteur des Juifs et un hérétique. Blessé de ces accusations et des insultes grossières que lui prodiguent les Dominicains, Pfefferkorn, Ortuinus dans une méchante poésie latine, Reuchlin ne garde plus de ménagement et en appelle à l'empereur, en lui envoyant sa *Défense contre les calomniateurs de*

Cologne, où il dévoile, dans les expressions les plus dures et les plus vives, leur conduite infâme, leur mauvaise foi, les fraudes et la perfidie de ces hommes barbares plus avides de disputes que de la vérité[1].

Reuchlin alla trop loin; il aurait dû se modérer, et Pirkheymer et Érasme eurent raison de blâmer un emportement indigne d'un homme supérieur. Mais tandis que les théologiens et les dominicains représentés par leur inquisiteur Hogstraten se liguaient pour écraser Reuchlin, celui-ci appelait à son secours tous les hommes bien pensants, amis des lumières; de tous côtés la jeunesse lettrée applaudit à sa hardiesse; elle le reconnut pour son chef et vint se ranger autour de lui, comme autour du représentant de la cause commune. L'Allemagne se divisa ainsi en deux camps: ce fut une lutte à mort entre deux adversaires, dont l'un devait périr.

L'empereur ordonna le silence aux deux partis. La faculté, passant outre, résolut de procéder contre Reuchlin et remit l'affaire à Hogstraten. Celui-ci s'en acquitta avec tout l'arbitraire et l'iniquité d'un inquisiteur. Il cite Reuchlin à comparaître à Mayence, renouvelle les accusations d'hérésie contre l'*Augenspiegel* et, malgré les protestations de Reuchlin et son appel à Rome, s'apprête à lancer contre lui une sentence, lorsque l'évêque de Mayence intervient. L'affaire est portée devant l'évêque de Spire, et Hogstraten, deux fois cité et deux fois s'abstenant de comparaître, brûle en triomphe le livre de Reuchlin à Cologne, tandis

[1] *Pfefferkorn, ignavus homo, vel bestia potius venenata. Ortuinus bonorum artium perversor, dicere volui professor, versifex, metrifex, imo fex omnis sceleris et perfidiæ.*

que l'évêque de Spire déclare celui-ci absous et innocent et condamne Hogstraten coupable à tous les frais. A son tour Hogstraten en appelle au Pape, et le procès est porté devant le siége de Rome.

Les deux partis, cités à comparaître, se présentèrent à Rome munis de recommandations. Reuchlin avait pour lui des lettres de l'empereur, des princes, de savants, des villes libres, son nom illustre; Hogstraten arrivait en grande pompe, fier de la déclaration de quatre Universités, Mayence, Louvain, Erfurt et surtout Paris, la mère des études, mais comptant plus encore sur l'or, moyen suprême pour s'assurer la victoire. Les dominicains étaient sûrs de vaincre, et déjà circulait dans toute l'Allemagne le bruit de la condamnation de Reuchlin; ils triomphaient: Ortuinus se vengeait par des insultes, Pfefferkorn lançait son *Sturmglock;* on excitait le peuple; des caricatures, des satires circulaient sur Reuchlin et ses partisans. Cependant la commission nommée par le Pape et composée en grande partie d'hommes intègres et amis de Reuchlin, se montrait peu disposée à décider en faveur de Hogstraten. Celui-ci, voyant que son or prodigué aux courtisans et aux cardinaux, ne produisait pas son effet, eut recours à d'autres moyens: il représenta au Pape et aux cardinaux la puissance de l'ordre des dominicains, qui était le soutien de l'Église, la honte et le danger qu'il y aurait à le condamner etc., et chercha à détourner le procès en prétendant que c'était une question de foi qui ne pouvait être décidée que devant un concile. Ni ces machinations ni les menaces de se détacher de l'Église et de former un schisme n'arrêtèrent la commission, qui, après un grand nombre de

séances allait prononcer la sentence contre Hogstraten, lorsque celui-ci en dernière ressource obtint, grâce au magister sacri palatii, Silvestre Prierias, un ordre du Pape, de cesser l'affaire, *mandatum de supersedendo.* Hogstraten voulait faire porter et discuter l'affaire devant le concile du Latran, où il aurait été sûr de la majorité; Grimani fit déchirer son appel, et le redoutable inquisiteur, qui avait fait à Rome une entrée triomphale et était venu assister à une victoire sûre, méprisé, craignant même pour sa vie, dut quitter Rome en secret et se retirer dans son couvent.

Les dominicains n'avaient pas vaincu : c'était un grand point. Leurs intrigues, leurs prodigalités n'avaient pu arriver à faire condamner Reuchlin. Celui-ci n'avait pas, il est vrai, obtenu une sentence définitive de la cour de Rome; mais dans une pareille affaire, l'ordre de surseoir équivalait pour le parti reuchliniste à une victoire, et Pirkheymer pouvait dire : « Hogstraten a rapporté que le silence a été imposé aux deux partis : s'il en était ainsi, nous aurions aussi la victoire[1] ». Cette victoire était due sans doute à l'excellence de la cause; mais l'activité infatigable, l'énergie de tous ceux qui étaient intéressés à la défendre, y avaient puissamment contribué.

Quel a été le rôle de Hutten dans cette lutte? La lettre[2] qu'il écrit à son ami Crotus Rubianus, en lui envoyant son *Nemo*, nous fait connaître ses sentiments. Après avoir raconté comment il fut mal accueilli dans sa famille et par les autres nobles, à son retour d'Italie,

[1] Lettre de Pirk. à Hutten, 26 juin 1517. « *Id si ita esset, victoria quoque nostra esset.* »

[2] *Hutteni ad Crotum Rub. in Neminem præfatio.*

et comment au lieu de félicitations il ne reçut que des reproches et des blâmes pour être revenu sans titre, il ajoute : « On savait déjà à quelles études j'avais employé mon temps : aussi chacun de m'accuser d'avoir tra-travaillé en vain, d'avoir perdu mon temps à d'inutiles études... le bruit s'était déjà répandu que je n'avais rien appris, que je n'étais rien. De nos jours il faut être docteur, il est inutile d'être savant. L'honneur se mesure au titre que l'on porte ; s'informe-t-on de vous, on demande si vous êtes docteur, maître ou bachelier, et si vous n'avez aucun de ces grades, on répond : « il n'est rien. » Aujourd'hui on ne cherche pas à savoir ce que vous êtes, mais quel titre vous avez. »

Il s'irrite lorsqu'il songe « à ce que cette théologie de 300 ans a apporté à la religion chrétienne : car après qu'on se fut séparé de cette vieille théologie germaine, la religion déclina avec les études et l'on vit grandir cette superstition actuelle, la plus terrible des pestes, qui voila de son obscurité le vrai culte de Dieu, au point qu'on ne sait plus si les cérémonies qu'on observe de nos jours sont celles du Christ ou celles d'un nouveau dieu à qui appartient la fin du monde. » Il s'indigne de l'ignorance et de l'orgueil des prêtres et des théologiens : « ils ont des quantités de mauvais livres et, négligeant les bons et savants auteurs de l'antiquité, ils se plaisent dans ces saletés non moins que le scarabée dans la boue. Ils méprisent ceux qui ne sont pas de leur parti et dans leur folie ils prétendent être ceux à qui Christ a dit : « Vous êtes le sel de la terre. » Aussi veulent-ils qu'on les regarde comme des sages et revendiquent-ils par droit héréditaire tout ce qui a été donné autrefois aux apôtres. Depuis que ces hommes

de rien (*tam nihili homines*) veulent prendre la place des apôtres, ce n'est que confusion, désordre, ruine : on n'est plus honnête homme par la pureté des mœurs ou savant par l'érudition, on l'est par la robe ou le titre[1]. Qu'y a-t-il de nos jours de plus chrétien que les ouvrages récents d'Érasme? Quoi de plus odieux à ces Thomistes, gens infâmes, envieux des vertus d'autrui, accablés de la conscience de leur ignorance! Mais lorsqu'ils se retrouvent sur leur terrain, comme ils sont habiles à déclamer à un vulgaire ignorant quelque fable ignoble, quelque conte stupide! Comme ils déchirent et enfoncent leur aiguillon, comme ils lancent leur foudre et vomissent le poison, non contre ceux qui le méritent, mais contre ceux qui les incommodent! »

Ainsi, affranchissement du joug tyrannique des prêtres qui ont changé la religion chrétienne en superstition et de celui des théologiens dont la science se réduit à des phrases.

Tel est le double but que poursuit Hutten, avec d'autant plus d'acharnement que ses adversaires opposent une plus vive résistance. On peut juger par là avec quelle ardeur il dut embrasser le parti de Reuchlin et saluer en lui le champion de la liberté. Aussi le voyons-nous répondre le premier à son appel et se hâter de lui offrir ses secours et son appui : parcourant l'Allemagne pour former une ligne redoutable à tous les ennemis des lumières, exhortant les uns, excitant les autres, gagnant à sa cause la faveur des princes,

[1] *Neminem aut a morum integritate bonum aut eruditione doctum judicari, sed alterum cucullo ostendi, alterum titulo utcunque acquisito exprimi.*

à son recueil le titre d'*hommes obscurs*[1]. Mais on ne pouvait s'y tromper longtemps et l'éclat de rire qui accueillit en Allemagne l'apparition des Lettres des hommes obscurs, tira bien vite les dominicains de l'erreur où ils étaient tombés.

En effet, ces lettres qu'on supposait écrites pour la défense des vieux principes menacés par Reuchlin et ses partisans n'étaient autre chose que la satire la plus violente des mœurs déréglées des moines, de la tyrannie et de l'orgueil des théologiens, de la superstition et de l'ignorance des prêtres. Écrites dans le latin corrompu des moines, vrai latin de cuisine, ce qui ne contribue pas peu au charme et à l'originalité de l'ouvrage, elles dévoilaient en toute naïveté, mais avec une adresse incomparable, tout ce qu'il y avait de ruse et d'hypocrisie, d'ignorance et d'immoralité dans ces hommes de ténèbres, qui ne s'opposaient à la lumière naissante que pour mieux conserver leur empire et tyranniser les peuples. Avec un art merveilleux, elles nous introduisent au milieu de cette société, elles font passer devant nous les divers acteurs du drame, et, mieux que n'auraient pu le faire les invectives d'un Bebel, les railleries d'un Érasme, elles nous montrent ce que sont ces hommes qui tiennent entre leurs mains les destinées du monde; c'est un tableau vrai, vivant, hardi de l'état moral, religieux, scientifique des moines et des théologiens. Rien n'était plus propre à ouvrir les yeux à l'Allemagne étonnée et à lui montrer le chemin dans la lutte terrible que la lumière et la vérité soutenait alors contre les ténèbres et l'erreur.

[1] *Lettre de Jean Labia à Ortuinus*, p. 162.

Quelques exemples suffiront pour indiquer l'esprit dans lequel sont écrites ces lettres.

Nous ne nous arrêterons pas au style : c'est une imitation parfaite du latin du temps, et l'on comprend que les moines aient pu d'abord s'y tromper ; c'est un modèle dans son genre. Il suffit d'ouvrir au hasard, pour s'en convaincre ; quelques passages cependant sont remarquables, telles sont quelques salutations : Eitelnarrabianus de Pessenek à Ortuinus Gratius, *salutem dicit numerosissimam;* ou bien c'est Ortuinus qui salue maître Mammotrectus, son ami très-profond au premier degré des amitiés ; ou bien Willibrord Niceti à Bartholmé Colpius : « Autant il y a de gouttes dans la mer, autant il y a de béguines dans Cologne-la-Sainte, autant il y a de poils sur la peau d'un âne, autant et plus je t'envoie de saluts ! » Nous ne saurions résister au plaisir de citer le commencement de la lettre de Scherschleiffer[1] : « Je suis tout étonné, vénérable maître, de ce que vous ne m'écriviez pas, et cependant vous écrivez à d'autres qui ne vous écrivent pas aussi souvent que je vous écris. Mais vous êtes mon ennemi, que vous ne voulez plus m'écrire : alors écrivez-moi cependant pour quoi vous ne voulez plus m'écrire, afin que je sache pourquoi vous ne m'écrivez pas, puisque je vous écris toujours comme je vous écris encore maintenant, quoique je sache que vous ne me *récrirez* pas. Cependant je vous prie de tout mon cœur de vouloir bien m'écrire, et quand vous m'aurez écrit une fois, je veux vous écrire dix fois, parce que j'écris volontiers à mes amis, et je veux m'exercer à écrire, afin de pouvoir vous écrire élégamment des poésies et des lettres. »

[1] *Scherschleiffer à Ortuinus*, p. 41.

Les poésies sont délicieuses [1] ; ce sont ordinairement des pièces de vers en l'honneur d'Ortuinus ou de l'Université que l'auteur peu expert adresse à Ortuinus pour y faire quelques corrections. Du reste, peu importe que la mesure y soit, qu'il manque un pied ou qu'il y en ait de trop ; un théologien ne doit pas s'occuper de choses si minimes : c'est le sens profond qui importe !

La scolastique, ses vaines disputes sur des subtilités, ses questions oiseuses et ridicules sont dépeintes vivement ; habile à manier le syllogisme, à raisonner par Baralypton et Celarent, à attaquer, opposer, rétorquer, arguer pour et contre, l'auteur excelle à discuter et traiter les questions les plus naïves avec toute la gravité des plus hauts sujets. C'est ainsi qu'après un repas de docteurs et de savants, lorsque les coupes commencent à circuler, la question s'élève de savoir si l'on doit dire *magister nostrandus* ou *noster magistrandus* de quelqu'un qui va être promu au grade de docteur en théologie [2]. Après de graves discussions on n'arrive à aucun résultat, et on se décide à demander l'avis d'Ortuinus.

Une autre fois c'est une discussion sur le nom même d'Ortuinus Gratius. D'où vient ce nom de Gratius? Suivant les uns, il s'appelle ainsi à cause de la grâce divine qui est en lui et par laquelle il n'ignore rien ; suivant un autre, le mot vient de *gratis*, parce

[1] L'espace nous manque pour citer quelques poésies ; nous renvoyons à celles des p. 31, 27, 90, 137, 166. et tant d'autres, surtout le chant rimé de Philippe Schlauraff, p. 186.

[2] Les docteurs en théologie prenaient par modestie le titre de *magister noster* (notre maître), au lieu de celui de *docteur*.

qu'Ortuinus donne gratis sa profonde science; suivant un autre, des Gracques; un malencontreux poëte prétend qu'il tient ce nom de son oncle qui est bourreau. C'est impossible! mais on n'a pu le convaincre d'erreur et il faut s'adresser à Ortuinus lui-même pour savoir enfin à quoi s'en tenir. Plus loin, c'est un moine qui, se trouvant à une hôtellerie un jour de jeûne, trouve un petit poulet dans un œuf; de peur que l'hôtelier ne s'en aperçoive, parce qu'il lui ferait aussi payer le poulet, il l'avale; mais alors il se dit qu'il a mangé de la viande, et dans un pareil embarras il a recours à Ortuinus. — C'est un poëte qui médit des théologiens; un disciple d'Ortuinus le confond par ce syllogisme : « l'âne porte un fardeau, or tu portes un fardeau, donc tu es un âne. Je prouve la mineure : tu as un livre sous le bras, donc tu portes un fardeau, donc etc.

On n'en finirait pas si l'on voulait citer toutes ces farces; mais la dépravation morale, l'incontinence des prêtres et des moines, leurs plaisirs illicites, leurs scandales sont racontés et mis au grand jour avec non moins d'habileté. Il ne manquait pas d'écrits circulant alors qui dévoilaient toutes ces infamies et en dénonçaient les auteurs à l'animadversion publique; mais aucun ne l'a fait avec autant d'adresse. Au lieu d'attaquer de front, de se poser comme juge en face des moines et des prêtres, les *Ep. obsc. vir.* mettent dans la bouche de ceux-ci tout ce qu'il y avait à dire sur leur compte; c'est eux-mêmes qui se chargent de nous raconter leurs intrigues, leurs mésaventures ou leurs aventures, en ayant soin cependant de ne pas oublier Arnold de Tongres, ni Ortuinus, ni la femme de Pfefferkorn. C'est ainsi qu'ils nous racontent le crime des

Dominicains de Berne, le scandale des Augustins de Colmar, auxquels le magistrat défendit dès lors de se promener sur la place le soir, celui des dominicains de Strassbergk (Strasbourg), dont le bruit courut toute la ville. Nous nous abstenons de citations : il n'est presque pas de page où l'on ne rencontre des histoires de ce genre; il est vrai que nos héros sont très-habiles à s'excuser, en alléguant l'exemple de David et de Salomon, ou en s'appuyant sur le passage : « Dieu est amour, » ou en avouant tranquillement que c'est dans la nature même de l'homme de pécher : *Errare humanum est.*

Malgré le spectacle que les hommes obscurs donnent eux-mêmes de leur vie peu morale, ils n'en conservent pas moins toutes leurs prétentions et tout leur orgueil ; bien plus, pour eux ce n'est pas un scandale, comme ce le serait pour les simples mortels, la robe de moine et le grade de bachelier permettent tout. Mais ce qu'il y a de triste, c'est que les jeunes gens commencent à déserter les écoles, à suivre les poëtes, qui ne peuvent cependant pas en faire des théologiens, pas même des bacheliers ! « J'avais un jeune ami, écrit Philippe Sculptoris à Ortuinus, qui vint à l'Université d'Ingolstadt; je l'y recommandai à un théologien, mais il alla entendre les cours du poëte Philomusus. Je le plains ! S'il était resté près de ce théologien, il serait maintenant bachelier, tandis qu'ainsi il n'est rien, quand même il étudierait dix ans la poésie. »

On peut s'attendre par là à ce que les poëtes et les humanistes soient bien traités ! A côté des souhaits pour la prospérité de l'Université, pour le triomphe de la cause sainte, ce sont des vœux pour la perte de

Reuchlin, des imprécations contre tous les poëtes ses partisans, qui ne craignent pas de résister aux docteurs en théologie, de se moquer de l'Université de Paris, la mère des études, qu'ils nomment la mère des sottises, d'exciter le pape lui-même à condamner les dominicains et tous les professeurs de Cologne. Mais les poëtes le leur rendent bien : ils scandalisent ces pauvres moines, en leur affirmant que la robe du Seigneur à Trèves n'est pas la robe réelle, que les trois rois à Cologne sont trois paysans de Westphalie ; quel scandale ! Comme ils se moquent de ce pauvre Hogstraten, qui, malgré tout son or, n'a pas réussi à corrompre ses juges, et pour lequel ils ne sont pas d'accord sur le choix d'une épitaphe, et comme à côté de cela ils ont soin de relever Reuchlin, auquel ils promettent une sûre victoire !

On peut juger par là de l'influence immense que dut avoir ce petit livre : nous pouvons le dire, sans crainte de se tromper ou d'exagérer, les Lettres des hommes obscurs portèrent aux ordres mendiants et à la théologie scolastique un coup mortel dont ils ne se relevèrent plus. Les ordres mendiants n'étaient plus ce qu'ils étaient deux siècles auparavant ; dégénérés, corrompus, ils ne jouissaient plus de leur ancien crédit, mais ils n'en étaient pas moins encore une puissance redoutable, et plus d'un pape avait tremblé devant eux ; les Lettres des hommes obscurs achevèrent la ruine commencée. Il en fut de même pour la théologie scolastique : dégénérée aussi de son antique splendeur, elle végétait, occupée à distinguer et à raisonner, s'épuisant à des questions stériles.

La satire acheva ce que n'auraient pu faire les dé-

monstrations savantes ou les édits des princes ! Sous ces coups serrés croulèrent ces deux puissances, et l'Allemagne accueillit leur chute avec des chants de triomphe ! *Dicat Jo, si se novit Germania, dicat*[1] ! L'heure de sa liberté avait enfin sonné.

Exaspérés par ces Lettres, les dominicains mirent tout en œuvre pour faire condamner le livre par le pape ; ils y réussirent, mais cela leur coûta cher, et Pirkheymer conseillait malicieusement à Hutten de changer le titre et de remplacer le mot « obscurs » par « illustres » pour les obliger à de nouvelles dépenses[2]. Le bref pontifical ne servit qu'à mieux faire connaître les Lettres et les pauvres hommes obscurs en furent réduits à exhaler leur colère dans de grossières insultes ou d'inutiles lementations. Mais contre qui diriger leur haine ? Les Lettres avaient paru sans nom d'auteur, et le secret fut si bien gardé que, de nos jours encore, on n'est pas complétement d'accord sur ce sujet.

Quand les Lettres des hommes obscurs parurent, on les attribua généralement à Ulrich de Hutten. En effet, son humeur railleuse, son habileté à se moquer des sottises des autres [3], sa haine bien connue contre la scolastique

[1] Voy. le *Triumphus Capnionis.*

[2] *Hegostratus ostendit obiter breve, ut appellant, apostolicum non tamen in forma autentica, quo excommunicantur ementes, vendentes et legentes obscurorum virorum epistolas. Mutandus itaque titulus et pro obscuris, clari viri erunt inscribendi, ut rursus nebulones pecunias dilapidare cogantur ; plane enim confessi sunt ob breve illud belle auro se emunctos esse. Pirkheimer Ulricho Hutteno*, 26 juin 1517.

[3] *Cochlæus Pirkheimero*, 9 septembre 1516. *Mirabile profecto mihi videtur hominis ingenium, præsertim in illudendæ aliorum stultitiæ : jocis scatet et salibus, quam primum hominem audivi, alterum dixi esse Lucianum.*

et les moines, son enthousiasme pour Reuchlin, tout le désignait comme devant être l'auteur de ces Lettres. Mais ce n'était là qu'une présomption ne s'appuyant sur aucune base certaine. Lorsqu'elles commencèrent à circuler, Hutten se trouvait en Italie; il est vrai qu'elles sont supposées imprimées à Venise, chez Alde Minuce (Manuce), *avec privilége*, et une autre édition à Rome même; on sait ce que signifient ces indications trompeuses, et il est certain que c'est à Haguenau et à Cologne qu'elles virent le jour. Hutten lui-même déclare positivement qu'il n'en est pas l'auteur. Dans une lettre à Richard Crocus, 9 août 1516, datée de Bologne, il dit à son ami : « On raconte que les Lettres des hommes obscurs se répandent dans toute l'Allemagne et, quoique absent, je me réjouis de les savoir entre vos mains, sachant bien aussi quel triomphe vous vous préparez en insultant à ceux à qui on élève ce monument... Mais moi qui apprends ces nouvelles, il ne m'est pas donné de les voir: je n'ai pas encore eu sous les yeux ces hommes obscurs, quels qu'ils soient, hommes vraiment obscurs, et non pas pour moi seulement! Tu me rendras service, et même un très-grand service, en m'en envoyant un exemplaire. » Et lorsqu'il les a reçus, il lui écrit, le 22 août: «J'ai reçu les hommes obscurs; grands dieux, quelles excellentes plaisanteries! Mais ces sophistes ne se contentent déjà plus de me soupçonner d'en être l'auteur et, à ce que j'apprends, ils le proclament ouvertement. Oppose-toi à eux et prends en main la cause de ton ami absent: ne permets pas à ces gens-là de me souiller de leurs ordures. »

Mais comment concilier cette double déclaration avec ce qu'écrit Cochlæus à Pirkheimer : « Hutten a soupé

soient sorties de la même plume. La première partie se contente plutôt de raconter des histoires plaisantes ou scandaleuses, ou de se moquer de discussions scolastiques des théologiens; elle veut faire rire aux dépens des hommes obscurs : on y rit d'une manière barbare de ces vrais barbares, disait Hutten ; la deuxième partie renferme des éléments plus sérieux : à côté du ridicule et de la plaisanterie, on sent la haine, la colère de l'auteur, qui va même jusqu'à attaquer des abus de l'Église et l'autorité du Pape. La première ne s'occupe qu'incidemment de la querelle de Reuchlin, et n'en parle que pour se moquer des efforts infructueux des obscurantins; la deuxième nous en fait un récit complet, sans ordre il est vrai, mais c'est une forte présomption en faveur de Hutten, qui se trouvait en Italie, et mieux qu'aucun autre savait ce qui se passait à Rome et pouvait tenir au courant des affaires en racontant les intrigues des dominicains, les menées de Hogstraten etc. Enfin, la différence de style n'est pas moins frappante, et les expressions, les pensées de certaines lettres ont une trop grande affinité avec le *Triomphe de Capnion* et d'autres écrits de Hutten pour n'être pas de celui-ci. Nous ne voulons pas dire par là que Hutten soit l'unique auteur de la deuxième partie, pas plus que Crotus Rubianus, l'auteur très-probable de la première, ait été seul à la composer; nous avons même des preuves du contraire; mais, en tout cas, on peut, croyons-nous, donner comme résultat probable, que les *Epistolæ obscurorum virorum* ont eu deux auteurs principaux, dont l'un est très-probablement Crotus Rubianus, et l'autre Hutten; mais, qu'en outre, un grand nombre d'humanistes, dont nous ne connaissons

sûrement que quelques-uns[1], ont concouru à élever aux hommes obscurs ce monument digne d'eux. A Hutten revient l'honneur d'y avoir contribué pour sa grande part, et s'il avait raison d'annoncer à Reuchlin qu'il allait allumer un incendie qui embraserait le monde, il a pu s'écrier, non sans un mouvement d'orgueil, dans son *Triomphe de Capnion :* « C'en est fait de vous, théologistes! Conjurés, accourez, la carrière est ouverte, le sort en est jeté, il est trop tard pour rebrousser chemin. » *Laqueum sumite, theologistae ! Vos igitur moneo, conjurati, adeste, ruptus carcer est, jacta alea, regredi non licet.*

Si la lutte avait été funeste aux moines et aux théologiens et avait exercé une influence décisive sur les progrès des nouvelles tendances, elle n'en exerça pas une moins grande sur Hutten. C'est le caractère des luttes d'entraîner plus loin qu'on n'y songeait d'abord. Hutten n'avait voulu que montrer l'excellence de la cause de Reuchlin; il s'était attaqué à ses ennemis et les avait terrassés; il ne pouvait s'arrêter, et au nom de la liberté qu'il venait de faire triompher, il fut conduit à s'adresser plus haut. Il porta ses coups sur un autre ennemi, non moins redoutable, la hiérarchie. C'était un pas de plus pour arriver à la Réforme.

[1] On peut citer sûrement Pirkheimer, Hermann de Nuenar, Frédéric Fischer, l'ami de Hutten (*contubernalis Hutteni*, en Italie), Jacques Fuchs, « *vir doctus et elegans..., credo etiam ipsum non nullas composuisse epistolas obscurorum virorum* (Behaim à Pirkheimer) ; » des humanistes alsaciens, probablement Angst de Haguenau, peut-être Wimpheling lui-même, etc.

Son premier séjour en Italie avait développé en lui cet amour ardent de la liberté. Partisan dévoué de la grandeur et de la puissance allemande, irrité de voir le Pape à la tête des ennemis de sa patrie, il ne ménage pas ses invectives contre le Pontife, qu'il accuse de tous les maux dont souffre l'Allemagne : « C'est Jules II, dit-il, qui pousse la république chrétienne à déchirer ses entrailles de ses propres mains... Singulier successeur du Christ, qu'on voit recouvert d'une armure et l'épée à la main, la chevelure et la barbe hérissées, la fureur dans les yeux et la menace à la bouche, acheter la possession de la terre par la fraude, et vendre le ciel qu'il ne possède pas! » Il faut lire ses épigrammes, ses mordantes satires sur Rome et sur le Pape, surtout son *Julius exclusus*, son adresse à Maximilien, ses lettres enfin, pour se faire une juste idée de sa haine contre les ennemis de sa patrie, qui l'ont plongée dans toutes les misères d'où lui, poëte, s'efforce en vain de la retirer.

Son séjour à Rome surtout exerça sur lui une vive influence. Témoin des désordres d'une cour corrompue et avide, des ruses et des intrigues de Léon X pour extorquer l'or de l'Allemagne sous le pieux prétexte d'une croisade contre les Turcs ou de l'achèvement de Saint-Pierre, mais en réalité pour subvenir à tous les plaisirs et à tous les débordements d'une cour licencieuse[1],

[1] Voy surtout l'adresse de Hutten à Frederic de Saxe : *Ulrichi ad Fredericum Sax. duc. conquestio.* 11 septembre 1520. « *Vultis et hoc scire, Germani, quid faciat Roma nostra pecunia? Non nihil facit : partem in nepotes suos et cognatos profundit Decimus.... partem absumunt tot reverendissimi, tot reverendarii, tot auditores, prostronotarii .. et hi post se trahunt maxima adhuc cum impensa copistas, pedellos.... scriptorum utriusque sexus innumerabilem turbam..., alunt et canes, equos ac simias... etc.* »

témoin de l'arrogance et des scandales des cardinaux, des princes d'une Église qui doit être pure, mais qui en font un foyer d'impureté étendant ses ravages sur tous les peuples qui dépendent de Rome, il laisse éclater sa colère contre Rome déchue et la papauté avilie : « J'ai vu, écrit-il à Crotus, les murailles à demi-détruites de la ville ausonienne, où Dieu se vend avec tout ce qui est sacré; j'ai vu le Grand-Pontife et le Sacré-Collége, la longue suite des princes-cardinaux et la foule inutile des scribes; j'ai vu ceux qui commettent le mal et ceux qui le souffrent, vivant dans l'orgie et les jeux; et ceux qui négligent de dissimuler leur mauvaise vie, riant des bonnes mœurs et sifflant les gens honnêtes, toute cette populace de Romaines, je ne dirai pas de Romains, abîmée dans le luxe et les obscènes plaisirs. Cesse, ami, de vouloir visiter la sainte ville. Où fut Rome, il n'est plus rien de romain. »

Obligé de quitter l'Italie, où ses jours étaient en danger, il revint en Allemagne, la colère dans l'âme, décidé à tout faire pour briser le joug étranger et travailler à la liberté. Au moment même de son départ, il avait trouvé chez son ami Cochlæus le livre de Laurent Valla sur la prétendue donation de Constantin. A peine de retour en Allemagne, à la cour de l'archevêque Albert de Mayence, qui se plaisait à rassembler autour de lui les amis des lettres et les savants, et qui avait offert un asile à Hutten, celui-ci publia le livre de Valla, en le faisant précéder d'une dédicace à Léon X. On sait ce qu'est ce livre : Valla y sape la base du pouvoir temporel des Papes, en montrant que jamais Constantin n'a fait de donation à Sylvestre, mais que ce sont les successeurs de ce dernier qui, par ambition, et profi-

soient sorties de la même plume. La première partie se contente plutôt de raconter des histoires plaisantes ou scandaleuses, ou de se moquer de discussions scolastiques des théologiens; elle veut faire rire aux dépens des hommes obscurs : on y rit d'une manière barbare de ces vrais barbares, disait Hutten ; la deuxième partie renferme des éléments plus sérieux : à côté du ridicule et de la plaisanterie, on sent la haine, la colère de l'auteur, qui va même jusqu'à attaquer des abus de l'Église et l'autorité du Pape. La première ne s'occupe qu'incidemment de la querelle de Reuchlin, et n'en parle que pour se moquer des efforts infructueux des obscurantins; la deuxième nous en fait un récit complet, sans ordre il est vrai, mais c'est une forte présomption en faveur de Hutten, qui se trouvait en Italie, et mieux qu'aucun autre savait ce qui se passait à Rome et pouvait tenir au courant des affaires en racontant les intrigues des dominicains, les menées de Hogstraten etc. Enfin, la différence de style n'est pas moins frappante, et les expressions, les pensées de certaines lettres ont une trop grande affinité avec le *Triomphe de Capnion* et d'autres écrits de Hutten pour n'être pas de celui-ci. Nous ne voulons pas dire par là que Hutten soit l'unique auteur de la deuxième partie, pas plus que Crotus Rubianus, l'auteur très-probable de la première, ait été seul à la composer; nous avons même des preuves du contraire; mais, en tout cas, on peut, croyons-nous, donner comme résultat probable, que les *Epistolæ obscurorum virorum* ont eu deux auteurs principaux, dont l'un est très probablement Crotus Rubianus, et l'autre Hutten; mais, qu'en outre, un grand nombre d'humanistes, dont nous ne connaissons

sûrement que quelques-uns[1], ont concouru à élever aux hommes obscurs ce monument digne d'eux. A Hutten revient l'honneur d'y avoir contribué pour sa grande part, et s'il avait raison d'annoncer à Reuchlin qu'il allait allumer un incendie qui embraserait le monde, il a pu s'écrier, non sans un mouvement d'orgueil, dans son *Triomphe de Capnion :* « C'en est fait de vous, théologistes! Conjurés, accourez, la carrière est ouverte, le sort en est jeté, il est trop tard pour rebrousser chemin. » *Laqueum sumite, theologistae ! Vos igitur moneo, conjurati, adeste, ruptus carcer est, jacta alea, regredi non licet.*

Si la lutte avait été funeste aux moines et aux théologiens et avait exercé une influence décisive sur les progrès des nouvelles tendances, elle n'en exerça pas une moins grande sur Hutten. C'est le caractère des luttes d'entraîner plus loin qu'on n'y songeait d'abord. Hutten n'avait voulu que montrer l'excellence de la cause de Reuchlin; il s'était attaqué à ses ennemis et les avait terrassés; il ne pouvait s'arrêter, et au nom de la liberté qu'il venait de faire triompher, il fut conduit à s'adresser plus haut. Il porta ses coups sur un autre ennemi, non moins redoutable, la hiérarchie. C'était un pas de plus pour arriver à la Réforme.

[1] On peut citer sûrement Pirkheimer, Hermann de Nuenar, Frédéric Fischer, l'ami de Hutten (*contubernalis Hutteni*, en Italie), Jacques Fuchs, « *vir doctus et elegans..., credo etiam ipsum non nullas composuisse epistolas obscurorum virorum* (Behaim à Pirkheimer) ; » des humanistes alsaciens, probablement Angst de Haguenau, peut-être Wimpheling lui-même, etc.

Son premier séjour en Italie avait développé en lui cet amour ardent de la liberté. Partisan dévoué de la grandeur et de la puissance allemande, irrité de voir le Pape à la tête des ennemis de sa patrie, il ne ménage pas ses invectives contre le Pontife, qu'il accuse de tous les maux dont souffre l'Allemagne: «C'est Jules II, dit-il, qui pousse la république chrétienne à déchirer ses entrailles de ses propres mains... Singulier successeur du Christ, qu'on voit recouvert d'une armure et l'épée à la main, la chevelure et la barbe hérissées, la fureur dans les yeux et la menace à la bouche, acheter la possession de la terre par la fraude, et vendre le ciel qu'il ne possède pas!» Il faut lire ses épigrammes, ses mordantes satires sur Rome et sur le Pape, surtout son *Julius exclusus*, son adresse à Maximilien, ses lettres enfin, pour se faire une juste idée de sa haine contre les ennemis de sa patrie, qui l'ont plongée dans toutes les misères d'où lui, poëte, s'efforce en vain de la retirer.

Son séjour à Rome surtout exerça sur lui une vive influence. Témoin des désordres d'une cour corrompue et avide, des ruses et des intrigues de Léon X pour extorquer l'or de l'Allemagne sous le pieux prétexte d'une croisade contre les Turcs ou de l'achèvement de Saint-Pierre, mais en réalité pour subvenir à tous les plaisirs et à tous les débordements d'une cour licencieuse[1],

[1] Voy surtout l'adresse de Hutten à Frédéric de Saxe : *Hutteni ad Fredericum Sax. duc. conquestio*, 11 septembre 1520. « *Vultis enim scire, Germani, quid faciat Romæ nostra pecunia? Non nihil facit : partem in nepotes suos et cognatos profundit Decimus..., partem absumunt tot reverendissimi, tot referendarii, tot auditores, prostronotarii .. et hi post se trahunt maxima adhuc cum impensa equos, pedellos..., scortorum utriusque sexus innumerabilem turbam..., alunt et canes, equos ac simias... etc.*»

témoin de l'arrogance et des scandales des cardinaux, des princes d'une Église qui doit être pure, mais qui en font un foyer d'impureté étendant ses ravages sur tous les peuples qui dépendent de Rome, il laisse éclater sa colère contre Rome déchue et la papauté avilie : « J'ai vu, écrit-il à Crotus, les murailles à demi-détruites de la ville ausonienne, où Dieu se vend avec tout ce qui est sacré; j'ai vu le Grand-Pontife et le Sacré-Collége, la longue suite des princes-cardinaux et la foule inutile des scribes; j'ai vu ceux qui commettent le mal et ceux qui le souffrent, vivant dans l'orgie et les jeux; et ceux qui négligent de dissimuler leur mauvaise vie, riant des bonnes mœurs et sifflant les gens honnêtes, toute cette populace de Romaines, je ne dirai pas de Romains, abîmée dans le luxe et les obscènes plaisirs. Cesse, ami, de vouloir visiter la sainte ville. Où fut Rome, il n'est plus rien de romain. »

Obligé de quitter l'Italie, où ses jours étaient en danger, il revint en Allemagne, la colère dans l'âme, décidé à tout faire pour briser le joug étranger et travailler à la liberté. Au moment même de son départ, il avait trouvé chez son ami Cochlæus le livre de Laurent Valla sur la prétendue donation de Constantin. A peine de retour en Allemagne, à la cour de l'archevêque Albert de Mayence, qui se plaisait à rassembler autour de lui les amis des lettres et les savants, et qui avait offert un asile à Hutten, celui-ci publia le livre de Valla, en le faisant précéder d'une dédicace à Léon X. On sait ce qu'est ce livre : Valla y sape la base du pouvoir temporel des Papes, en montrant que jamais Constantin n'a fait de donation à Sylvestre, mais que ce sont les successeurs de ce dernier qui, par ambition, et profi-

tant des troubles, se sont arrogé des droits sur l'Italie et ont voulu même étendre leur autorité sur tout l'Occident. Hutten, non moins audacieux que son illustre prédécesseur, malgré ses amis qui l'engagent à veiller à sa sûreté et à ne pas s'exposer à la colère de Rome, l'adresse à Léon X. Heureux de saluer en Léon X le restaurateur de la paix, sous qui renaissent la liberté et la justice, et protecteur des lettres, Hutten espère que Valla cher à Cosme ne déplaira pas à son petit-fils, qui, renonçant à la tyrannie de ses prédécesseurs, suit le précepte chrétien qui a ordonné à ses serviteurs de paître son troupeau et non de le dévorer et de le tyranniser. «Valla, dit-on, dit du mal des pontifes. Non, répond Hutten, mais des tyrans, et c'est pourquoi il doit te plaire à toi, digne fils des Médicis. Heureux Léon sous lequel enfin la vérité peut être proclamée, et qui ne ressembles pas à ces faux serviteurs de Christ, ces voleurs, ces tyrans, ces brigands qui ne songeaient qu'à s'enrichir; ils vendaient les grâces, les pardons, les dispenses, les bulles, ils ont établi un prix pour la rémission des péchés, ils ont trouvé à bénéficier jusque dans les peines de l'enfer; le sacerdoce, aumône de nos ancêtres, ils nous ont forcé à l'acheter d'eux; ils veulent que les évêques achètent leur pallium, et c'est la ruine des sujets; et non contents de cela, ils établissent des dîmes, quand ils n'ont plus rien, et par une fraude indigne, prétendent que c'est pour faire la guerre aux Turcs ou pour achever l'église de Saint-Pierre, quand chacun sait que tout cet argent sert à enrichir leurs courtisans et que les pierres destinées à Saint-Pierre s'en vont servir à élever des palais. Ne serais-tu pas indigné qu'on t'appelât le successeur de ces insa-

tiables brigands, de ces cruels tyrans, ou plutôt ne béniras-tu pas ceux qui, découvrant leurs fraudes, font resplendir en toi l'éclat du vrai Pontife. A qui pourrai-je mieux dédier ce livre, toi le père de la liberté![1] »

Toutefois Hutten ne s'y trompait pas et ses éloges pompeux à Léon X n'étaient qu'un tour habile donné à sa pensée pour faire briller d'autant plus le contraste. L'Allemagne savait aussi à quoi s'en tenir sur ces éloges et sur la liberté de celui qui les adressait. Aussi à la Diète d'Augsbourg, où Hutten avait accompagné l'archevêque-électeur, on ne lui permit pas de parler aussi librement qu'il l'eût désiré : « Mon exhortation aux princes, écrit-il à Jules Pflug[2], n'a pas été publiée, parce qu'elle est trop libre pour notre époque. Le légat demandait aux Allemands de l'or pour entreprendre enfin la guerre contre les Turcs, et proposait pour cela d'établir une dîme. Forcé de se contenir, Hutten publia, sous le voile de l'anonyme, un discours contre la dîme, *de non dandis decimis*, où il dévoile les piéges de la cour de Rome : « Vous voulez combattre le Turc, s'écrie-t-il, je loue votre idée; mais ne vous y trompez pas; ce n'est pas à Constantinople, ce n'est pas en Asie qu'il faut l'aller chercher, c'est au delà des Alpes, en Italie, à Rome. Mais vous tremblez sous la menace des foudres pontificales. Hé! craignez la colère du Christ et méprisez celle du Florentin. »

Non content de cela, Hutten poursuit encore de ses satires le Saint-Siége et le légat frustrés dans leurs es-

[1] *Ulrichi Hutteni in libellum Laurentii contra effictam et ementitam Constantini donationem ad Leonem X, P. M. præfatio* (1er décembre 1517).

[2] Ulrichus de Hutten, *Eq. Julio Pflugk equiti*, 24 août 1518.

pérances; c'est le sujet de sa pièce *les Spectateurs* (*Inspicientes*), où il proteste au nom de la liberté contre les usurpations du Saint-Siége. « Le plus grand mal de l'Allemagne, dit-il, c'est le nombre, la richesse, l'influence, la corruption du clergé; il y a presque autant de pasteurs que de brebis et plus de la moitié de l'Allemagne leur appartient. Tandis que les moines enchantent la simplicité du peuple, se rendent maîtres par la confession de sa conscience et par l'absolution de sa bourse, les chefs de l'Église, archevêques, évêques et abbés, oisifs efféminés oublieux de leur devoir et de leur mission sainte, sacrifient à leurs dieux, la gourmandise et la volupté. Pour que l'Allemagne redevienne une et forte, il faut qu'elle amende ses mœurs et que le clergé donne l'exemple; et il termine en prédisant à Rome une révolte de l'Allemagne. »

Hutten devait aller plus loin encore: sur une pente aussi rapide, on ne s'arrête pas. Après avoir publié une satire, *Febris prima*, où il traitait assez légèrement le légat, il quitta la cour de Mayence, la ville d'or, et se retira à son château héréditaire de Steckelberg. Il se sentait mal à l'aise à la cour de l'électeur; il était vexé de n'avoir pu parler librement à Augsbourg, et le rôle de courtisan ne convenait guère à son âme fière et indépendante; Hutten soupirait après la liberté, et d'un autre côté il gémissait de voir l'électeur lui-même prendre part à la vente des indulgences, quand lui Hutten faisait tous ses efforts pour le détourner de la cause de Rome et le conserver à celle de la liberté; en outre il était témoin des intrigues qui se commettaient sous ses yeux pour l'élection du nouvel empereur, et tout cela lui causait un profond dégoût. Aussi,

après être revenu de sa campagne du Wurtemberg, fut-il assez heureux pour que l'électeur lui-même le priât de s'éloigner quelque temps; il redoutait sa trop grande liberté, et la dernière satire de Hutten contre le légat aurait pu lui devenir funeste. Hutten se retira dans son château, décidé à frapper dur; il annonça sa résolution à ses amis Eoban Hesse et P. Aperbach, en leur annonçant qu'il préparait « un dialogue (*la Triade romaine*) tel qu'on n'avait jamais rien vu de plus véhément ni de plus libre lancé contre les sangsues romaines[1]. »

Dans sa *Febris secunda*, Hutten attaquait le célibat et en montrait les résultats désastreux; il débattait la question au point de vue moral et concluait à l'abolition du célibat ou à la réforme du clergé trop nombreux et trop riche pour avoir une vocation sincère et une conduite pure.

Mais l'attaque la plus directe et la plus grave contre Rome, c'est le *Vadiscus* ou *Trias Romana*[2]. Hutten ne se contente plus de railler les mœurs corrompues du clergé, de protester contre l'ambition sans cesse croissante du Pape, contre l'oppression de la liberté; il va plus loin et réclame la liberté religieuse, c'est-à-dire l'affranchissement de la tyrannie et de la superstition romaines, le retour à la simplicité des premiers temps de l'Église, l'Évangile remplaçant les fables des prêtres, et des prêtres honnêtes et de mœurs pures.

Il examine quel est le triple pouvoir intellectuel, politique et religieux dont Rome est investie, et comment elle en use pour gouverner; cet examen se fait

[1] *Hutten à Hesse et Aperbach*, 3 août 1519.

[2] *Vadiscus sive Trias Romana. Dialogus.* 1520.

sous la forme d'un dialogue entre Hutten et son ami Ernhold, et ils aboutissent à trouver que la Trinité romaine n'est qu'une triade de tyrannie, de corruption et de simonie. La première attaque part de l'humaniste contre les prétentions de Rome : il s'indigne contre Léon X, qui vient de publier une bulle défendant d'acheter, ailleurs qu'à Rome, l'impression de Tacite, avec un privilége de dix ans ; « et pendant tout ce temps l'Allemagne ne lira pas Tacite, puisqu'on a tant de peine à se procurer les livres d'Italie. »

La deuxième attaque part de l'écrivain impérialiste contre l'usurpation du pouvoir politique par le sacerdoce ; il s'indigne contre cette tyrannie romaine, qui ruine les peuples et abaisse les rois pour en faire ses serviteurs : « le nom allemand même est tourné en dérision à Rome, et même parmi nous n'avons-nous pas entendu Cajetan s'écrier à Augsbourg, à la vue de la magnificence déployée par nos princes : « Quels beaux palefreniers nous avons à Rome ! » Rien n'égale l'orgueil de ces prêtres romains. Et comment sont-ils arrivés à dominer les Allemands, à en faire des esclaves ? C'est par la ruse et la perfidie, en employant habilement tantôt les menaces, tantôt les caresses. Trois choses épuisent l'Allemagne, dit Hutten : les confirmations, les manteaux, les annates, et il s'indigne contre les évêques de Rome, qui peu à peu se sont élevés au-dessus de leurs égaux et, profitant de la faiblesse des autres et de leur position, ont imposé leur loi. Il faut lire les triades que Hutten accumule contre Rome pour avoir une juste idée de la violence de ses satires. Trois choses protégent la dignité de Rome : l'autorité du pontife, les reliques des saints, la vente des indulgences ;

les vrais dieux de Rome sont la luxure, l'avarice et l'orgueil; ses citoyens Judas, Simon, le Gomorrhéen. On s'occupe de trois choses à Rome : se promener, faire des festins, vivre dans la débauche. On en rapporte une conscience dépravée, un estomac gâté, la bourse vide; aussi faut-il fuir Rome, qui détruit une bonne conscience, le zèle pour la religion, la sainteté du serment. On rit de trois choses à Rome : de l'exemple des ancêtres, du pontificat de Pierre et du jugement dernier. Et tandis que Rome abonde en antiquités, poison et ruines, elle manque absolument de simplicité, continence et intégrité. Rome fait commerce de trois choses : Christ, le sacerdoce, les femmes, et redoute trois choses : concile général, réforme de l'Église, désabusement des Allemands. Trois choses y abondent : volupté, luxe et orgueil, et elle possède trois choses qu'on voit rarement; vieil or, pontife et belles femmes. Mais n'y a-t-il donc rien de bon à Rome? Si peu qu'on n'en pourrait faire une seule triade. Et la conclusion de Hutten, c'est que le centre du christianisme est moins à Rome qu'en tout autre lieu; il est temps que cela finisse, et plein d'indignation il s'écrie : « Arrière Rome, arrière toi qui as perdu la foi du Christ et qui es devenue la reine de toute iniquité et de toute corruption; arrière, indignes successeurs des apôtres; c'est avec votre or que vous avez assiégé le temple, et maintenant votre avarice y règne en maîtresse; c'est vous qui avez corrompu la sainteté incorruptible, c'est vous qui avez prostitué l'Église vierge, qui avez fait du sanctuaire de la prière une caverne de voleurs. »

Mais que faire pour remédier à ce mal? L'empereur est méprisé, les lois sont impunément violées, les con-

ciles sont interdits. L'Allemagne n'a-t-elle point du fer, des armes pour secouer ce joug, comme autrefois les Bohémiens? Hutten hésite encore, et ce n'est qu'avec doute qu'il pense aux chevaliers qui pourraient délivrer l'Allemagne asservie ; plus tard il n'hésitera plus. Il ne pense pas que, pour guérir le corps entier, il faille enlever la tête de l'Église ; il veut qu'on enlève seulement ce qui est gâté. Qu'on repousse la tyrannie de Rome, que l'évêque de Rome renonce à ses prétentions et redevienne le véritable successeur de Pierre, qu'il renonce à épuiser les peuples en extorquant leur or, et retourne à la simplicité antique ; que les prêtres soient honnêtes et instruits, et qu'au lieu de tromper le peuple par des fables et des superstitions, ils lui donnent l'exemple d'une vie pure; le clergé est trop nombreux, il faut le ramener à de justes limites; on n'aura plus alors de prêtres paresseux, mais des hommes actifs et dévoués, qui s'occuperont du bien de ceux qui leur sont confiés, et ne se distingueront des autres hommes que par plus de sainteté dans la vie et de sollicitude pour le bien public. Alors, avec la liberté renaîtra la vérité, et la superstition et la tyrannie cesseront.

Ainsi, c'est contre les empiétements du pape, contre l'oppression du clergé, contre les mœurs déréglées et l'ignorance des prêtres que s'élève Hutten. Il croit y trouver les causes de l'état déplorable où est plongée la chrétienté, et ne voit pas de meilleur remède que de réformer tous ces abus. Il a parfaitement raison ; mais le moyen d'y arriver ? C'est là ce qui l'arrête et ce qui avait fait échouer tant d'autres tentatives essayées dans ce but. Hutten ne manquait pas de prédécesseurs qui avaient signalé les abus, qui avaient demandé des réformes

urgentes; les grands conciles du quinzième siècle eux-mêmes l'avaient fait, et cependant les abus, un moment réprimés, ne tardaient pas à reparaître, et les réformes, imparfaites, laissaient tout à refaire. C'est que Hutten, pas plus que les autres, ne voyait la racine du mal; il se contentait de s'attaquer à la hiérarchie, de demander plus de simplicité, moins d'ambition; il voulait même que les prêtres pussent se marier, pour porter remède à tous les scandales du célibat; il ne voyait pas que la racine du mal était plus profonde et qu'une réforme purement extérieure n'aboutirait jamais qu'à un résultat imparfait. Il fallait arriver jusqu'à Luther pour trouver enfin le remède salutaire; il fallait retourner à l'Évangile, revenir à la base même du christianisme pour élever de nouveau un édifice solide: toute réforme purement extérieure, se bornant au chef et aux membres, à la hiérarchie enfin, était insuffisante, une réforme radicale devait partir de la conscience, aller de l'intérieur à l'extérieur : les abus tomberaient d'eux-mêmes.

Une pareille réforme avait commencé du jour où Luther avait affiché ses thèses à Wittenberg, et l'Allemagne commençait à s'émouvoir des hardiesses du moine augustin. On peut s'étonner que Hutten ait ignoré Luther si longtemps : en effet, tandis qu'il appelait tous les amis de la liberté à s'associer à lui pour sauver l'Allemagne du joug étranger et la rendre à elle-même, comment n'a-t-il pas songé à Luther, qui, lui aussi, de son côté travaillait courageusement au même but? C'est que ces deux hommes, qui devaient bientôt se rencontrer et unir leurs efforts, n'étaient pas partis du même point. C'était au nom de la liberté que Hut-

ten luttait; Luther, au nom de la conscience; mais ils ne pouvaient manquer de se rencontrer : le premier, entraîné par la lutte, devait arriver aussi sur le terrain de la conscience, et Luther, partant de ce point, devait arriver à réclamer aussi la liberté. Tous deux avaient du chemin à parcourir avant de se trouver réunis.

Luther figurait bien au nombre des humanistes, et nous trouvons son nom dans des lettres de Pirkheimer, associé à celui des partisans de Reuchlin ; mais il n'avait pas pris part à la lutte, et l'on comprend qu'un homme comme Hutten n'ait pas songé à lui. D'ailleurs Luther était moine, et l'on sait que Hutten n'attendait rien de bon des moines, auxquels il venait de faire le procès dans son *Triomphe de Capnion*. Aussi comprenons-nous qu'il n'ait apporté qu'une médiocre attention au mouvement qui se préparait à Wittenberg. En 1518, il écrivait au comte de Nuenar : « Tu ignores peut-être qu'à Wittenberg, en Saxe, un parti s'est élevé contre l'autorité du pape, tandis que l'autre défend les indulgences pontificales; on combat vigoureusement de part et d'autre ; les moines sont à la tête du mouvement, ils en sont les chefs véhéments, fougueux, ils crient, ils vocifèrent, ils se sont mis récemment à publier des écrits ; on vend propositions, corollaires, conclusions. Il arrivera, j'espère, qu'ils seront cause de leur ruine à tous; l'ayant entendu raconter récemment à un moine, je lui ai répondu : Usez-vous, frères, dévorez-vous les uns les autres (*consumite ut consumamini*). C'est ce que je souhaite. » Et dans une autre lettre, à Pirkheimer, 25 octobre 1518, il se contente encore de dire : « Eck pourfend Carlstadt, un bon théologien ; il est en guerre avec Luther, et Luther avec beaucoup d'autres.

Voilà Messieurs les théologiens qui se déchirent mutuellement. » Mais l'opinion de Hutten devait bientôt se modifier ; ce qu'il prenait pour une simple querelle de moines s'était élevé à la hauteur d'une lutte de principes : Luther réclamait au nom de la conscience la liberté que Rome avait réussi à opprimer. Hutten pouvait dès lors reconnaître en lui un allié, en attendant qu'il trouvât en lui un maître. Ce n'était pas par les satires et les invectives qu'il était possible de renverser la puissance de Rome ; Rome n'avait pas de danger à redouter de ce côté ; aussi ne voyons-nous pas que jusqu'à ce jour elle ait rien entrepris contre les attaques, si mordantes cependant, du chevalier allemand. C'est par la doctrine qu'il fallait attaquer Rome, c'est en ébranlant la foi à l'Église qu'on pouvait lui porter un coup mortel, c'est en remettant en lumière les principes du pur Évangile qu'on pouvait frapper au cœur de l'ennemi, en faisant voir dans toute sa profondeur quelle distance séparait Rome déchue et corrompue de ce que devait être l'Église chrétienne. C'est par là que Luther avait attaqué la papauté ; c'est en mettant à son service sa verve satirique et son amour pour la vérité que Hutten devenait redoutable à l'Église.

Rome s'émut enfin des progrès de la lutte : elle ne pouvait s'abuser plus longtemps. Le pape ordonna à l'électeur de Mayence d'interdire la publication des livres de Hutten et délivra à Eck la bulle qui déclarait Luther hérétique et qui ordonnait, s'il ne se rétractait dans l'espace de soixante jours, de le saisir et de l'envoyer à Rome. Libre dès lors et dégagé de toute obligation vis-à-vis de l'archevêque, par respect pour lequel Hutten se contenait encore, il s'écrie dans son enthou-

siasme : « Vive la liberté, le sort en est jeté, c'est maintenant qu'il faut agir. *Vive libertas, jacta est alea, nunc perrumpendum est, perrumpendum.* » Et il invite tous les Allemands à se montrer fermes et à défendre courageusement la cause de la liberté. « La hache est déjà à la racine de l'arbre, ô Christ, et tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera retranché. Aussi je ne vous dis plus d'espérer, mais bientôt je vous ordonnerai de regarder. Soyez seulement sans crainte et montrez-vous pleins de courage[1]. » En même temps il écrit à Luther : « On rapporte que tu es excommunié. Que tu es grand, Luther, si cela est vrai, que tu es grand ! » Et il ajoute : « Vengeons la liberté commune, délivrons notre patrie opprimée depuis si longtemps : nous avons Dieu pour nous, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous[2] ? » Dès lors Hutten est avec Luther dans la plus étroite union ; lorsqu'il craint que Luther n'hésite et ne vienne à céder, il l'excite, il l'exhorte : « Sois ferme et ne tremble pas, lui écrit-il ; mais qu'as-tu besoin de mes avertissements ? Compte sur moi, Luther, dans tout ce qui pourra t'arriver. » Craignant pour la vie du réformateur, il lui offre une retraite sûre au château d'Ebernbourg, auprès du chevalier de Sickingen, l'ami et le protecteur de Hutten[3]. Quand l'Allemagne, obéissant à l'ordre de Léon X, brûle les ouvrages de Luther, Hutten lance son *Exclamation sur l'incendie Luthérien*, où il souhaite que Rome impie soit consumée par le

[1] *Huttenus liberis in Germania omnibus.* 27 mai 1520.

[2] *Huttenus Martino Luthero theologo.* 4 juin 1520.

[3] Voy. les deux lettres de Hutten à Mélanchthon, 20 janvier et 28 février 1520. Hutten n'osait pas encore s'adresser directement à Luther, à cause de l'archevêque Albert, « qui croit avoir affaire là dedans. »

feu qu'elle a allumé contre Luther, et il proteste par un commentaire de la bulle, qu'il accompagne, phrase par phrase, mot par mot, de notes et d'explications, qui dévoilaient, sous une feinte mansuétude et sous l'humilité apparente de Rome, tout ce qu'il y avait d'orgueil et de tyrannie. S'adressant au pape : « Ne veuille pas, lui dit-il, cesse de changer la vérité de Dieu en mensonge et de préférer vos constitutions humaines, nées de l'avarice et de l'ambition, aux commandements divins et à la Parole de Dieu. Cesse aussi de lancer ta foudre si vainement et sans de bonnes raisons; ne crains-tu pas qu'on la méprise à la fin. Repais-nous de science et de doctrine et non pas de bulles; on n'en a que faire de ces bulles, et tes indulgences nous dégoûtent. »

Quand Luther fait brûler à Wittenberg la bulle et les décrétales des papes, Hutten la tue moralement, en publiant son dialogue *Bulla* ou *Bullicida*, où il exhorte l'Allemagne à mépriser ces foudres pontificales et à considérer ce qu'elles renferment, à savoir si c'est l'erreur ou la vérité. La bulle est aux prises avec la liberté, qui l'empêche d'accomplir l'ordre de Léon X. La bulle veut enchaîner la liberté : celle-ci demande quel est son crime. — C'est de se mêler de ce qui ne la regarde pas, que lui importe le sort de Luther? — Ce n'est pas Luther que tu poursuis, c'est la liberté allemande que tu veux enchaîner, la cause de Luther est celle de toute l'Allemagne. — La bulle insistant et menaçant la liberté, celle-ci appelle au secours. Hutten accourt et prend la défense de la liberté. Mais quel est cet homme et que s'inquiète-t-il des affaires de la bulle? — Je suis celui que tu vois, répond Hutten, et si tu ne

te modères pas, tu le sentiras. — Mais de quel droit Hutten commande-t-il à la bulle? — D'un droit qui n'est encore écrit nulle part, mais qui le sera bientôt. A ces mots la bulle reconnaît un luthérien. — Luthérien, je ne le suis point, dit Hutten, mais, plus que Luther, je suis l'ennemi des bulles et de Rome impie. Alors Hutten frappe la bulle. Celle-ci appelle au secours, promettant des indulgences, des pardons. Aux cris de la bulle arrive l'empereur avec une foule de chevaliers, entre autres Sickingen. L'affaire se juge devant eux, la bulle est condamnée et elle crève devant les spectateurs, répandant l'odeur infecte de la corruption, de l'hypocrisie, de la luxure, de la superstition et de l'avarice. Chacun s'éloigne avec dégoût, et Hutten lui compose cet épitaphe : « Ci gît la bulle téméraire de Léon-le-Toscan, qui, voulant donner la mort aux autres, se l'est donnée elle-même. »

On voit par là à qui Hutten voulait remettre l'affaire : c'est à l'empereur qu'il voulait s'adresser, et c'est dans ce but qu'il se rendit dans le Brabant. Jeune, instruit, ami des lettres, Charles-Quint voyait tous les regards tournés de son côté : l'Allemagne fondait sur lui les plus belles espéranees, on attendait de lui la liberté et la grandeur du pays qui l'avait élu ; dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Allemagne, divisée en deux partis hostiles, il importait beaucoup de gagner la faveur de l'empereur ; les amis de la liberté, les humanistes, les théologiens espéraient trouver en lui un protecteur qui ferait triompher leur cause ; les chevaliers avaient puissamment contribué au choix qu'on avait fait du jeune prince, Sickingen était son conseiller et jouissait de sa faveur ; il était donc naturel que Hutten

songeât à s'adresser à lui, et à remettre entre ses mains la cause de la liberté et de la religion. Il espérait tout de l'empereur ; il fut complétement déçu : Rome avait déjà envoyé ses émissaires et le légat Aléandre faisait bonne garde. Hutten dut quitter Bruxelles sans avoir pu parler à l'empereur, duquel il attendait tant. Il apprit à Mayence que le pape venait de donner à l'archevêque l'ordre de l'arrêter et de l'envoyer à Rome. La colère dans l'âme, Hutten quitte Mayence et se retire auprès du brave Sickingen, dans son château d'Ebernbourg, décidé à agir vigoureusement. « Enfin l'incendie va éclater, écrit-il à Capiton ; le courage me manquera moins qu'à eux les moyens de l'arrêter. En avant, en avant, il faut agir. Jusqu'ici j'ai usé de douceur. Je vois que ces lions romains sont altérés de sang ; mais si tout ne me trompe, ce sera leur sang qui coulera le premier, et les fers qu'ils m'ont préparés pourraient bien leur être réservés. » Luther, apprenant l'ordre donné à l'archevêque de Mayence, écrit exaspéré à Spalatin : « L'évêque de Mayence a défendu sous peine d'excommunication de vendre, lire ou acheter les livres de Hutten contre le pape, et il ajoute que la défense s'applique à tous les livres du même genre. Mais s'il me traite aussi de cette manière par mon nom, je me joindrai à Hutten et je saurai m'occuper d'une manière qui ne plaira guère à l'évêque de Mayence... Je crois bien que par ce moyen ils hâterout eux-mêmes le terme de leur tyrannie. » Identifiant sa cause à celle de la liberté allemande et n'ayant dès lors plus rien à ménager, Hutten se prépare à frapper de grands coups. Mais avant de s'engager décidément dans la lutte, il veut tenter encore un dernier effort.

S'il n'avait pas été entendu de l'empereur à Bruxelles et s'il n'avait pu l'entraîner comme il l'espérait, il n'en accusait pas le jeune prince; c'étaient les papistes, c'était le légat qui l'en avaient empêché, eux qui le circonvenaient de toutes manières pour le maintenir sous le joug de Rome et lui voiler la réalité. Pour l'avertir et le mettre en garde contre les trames perfides du Saint-Siége, Hutten lui écrit d'Ebernbourg (*Hutteni ad Carolum Imp. conquestio*). Il commence par se justifier des crimes qu'on lui impute et pour lesquels Léon X a lancé l'ordre de le conduire enchaîné à Rome. « Je supplie ta majesté, j'implore ta foi, ne souffre pas qu'on commette un tel attentat. Quoi! ils veulent saisir un chevalier allemand, un membre de ce corps dont toi, Charles-Quint, tu es la tête, et pourquoi? Parce que j'ai proclamé la vérité chrétienne et détesté les fables des pontifes; parce que, détestant le joug étranger, j'ai voulu ramener à la liberté cette nation et ton empire, parce que j'ai dévoilé leur cupidité, leur ambition sans bornes. Ils me persécutent parce que je proteste contre les ennemis de la vérité, contre les contempteurs de ta dignité. Et si c'est là un crime, est-ce à eux de me punir? n'as-tu pas des prisons et un glaive. O Charles, abaisse tes regards vers nous; songe à ta dignité, défends ton honneur, protége la justice et la liberté, ouvre toi-même la voie à la vérité chrétienne qui renaît. Ne sens-tu pas que tu es aussi pour quelque chose dans cette affaire? C'est une bonne fortune qui t'a donné à nous; c'est le Seigneur qui, dans sa miséricorde et sa bonté, t'a envoyé à notre patrie, auguste Charles, pour lui porter remède et la sauver. »

Plus explicite en écrivant au duc de Saxe, protecteur de Luther, il ne cache plus sa pensée d'en appeler aux armes et propose aux princes de se mettre à la tête du mouvement et de commencer la révolution. « Pourquoi, s'écrie-t-il, les princes n'ont-ils pas la volonté comme ils ont la puissance, ou pourquoi les chevaliers n'ont-ils pas la puissance comme ils ont la volonté? Jusques à quand obéirons-nous à des prêtres efféminés? Mieux vaudrait obéir aux Turcs. Mais nous détruirons cette tyrannie, cette peste publique des mœurs. Nous marcherons sur Rome et rendrons l'empire à l'empereur. Nous ferons rentrer dans l'ordre le Pontife pour qu'il y ait égalité entre les évêques; et quant aux moines, qu'en avons-nous besoin? Aussi je pense qu'on doit détruire tous les ordres de moines. Conciliant les difficultés, mettant fin aux sectes, enlevant tout motif de haine et d'envie, nous serons tous un en Christ, la concorde publique régnera, on n'aspirera plus au sacerdoce pour vivre dans la mollesse et s'enrichir; les prêtres pieux et instruits ne ruineront pas les sujets, ils n'auront plus de motif pour tromper et pour recourir à la ruse sous le prétexte de la religion; les prêtres mariés donneront l'exemple d'une vie sainte et pure, et la charité régnera et l'Église s'agrandira et nous formerons tous une république chrétienne... » Voilà ce que voulait Hutten; mais ce n'était pas par les moyens extérieurs, par la force des armes qu'on pouvait y atteindre; comme l'écrivait Luther à Spalatin : « Ce n'est pas par la force et la guerre qu'il faut combattre pour l'Évangile. C'est ce que j'ai écrit à Hutten. Le monde a été vaincu par la Parole, c'est par elle que l'Église s'est conservée, c'est par elle aussi qu'il faut la relever. »

Mais les sages paroles de Luther n'arrêtaient pas Hutten. Croyant qu'il suffisait de briser le pouvoir du pape, de chasser ces moines fainéants pour revenir à la pureté de l'Église primitive, il propose les armes et jette le cri de guerre : « Qui veut mourir avec Hutten pour la liberté ! *Ecquis pro publica libertate audet cum Hutteno mori?* » Enfin il lance un appel destiné à soulever tous les hommes libres : « Jusqu'à quand souffrirez-vous ces gens qui s'enrichissent de vos dépouilles et vous retiennent sous un dur esclavage ? Que souffrez-vous ces vendeurs d'indulgences, ces ravisseurs de... ? Ouvrez les yeux, Allemands, ma cause est la vôtre, ma mort votre esclavage ; si vous défendez votre cause, nous sortirons vainqueurs ; si vous la trahissez, ce sera votre ruine ; mais fort de ma conscience, je ne désespérerai pas, car mon espérance est en Dieu... J'invoque votre secours, j'implore votre appui ; je vous le dis, vous êtes prédestinés à être les instruments de Dieu pour délivrer encore une fois le monde du joug romain. *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* »

Retiré à Ebernbourg avec Sickingen et les chevaliers des environs, Hutten excitait les humanistes, les théologiens, les chevaliers, déployant une vive activité, pressant, exhortant, engageant tous les défenseurs de la vérité et de la liberté à se réunir au château de Sickingen, citadelle de l'opposition. Il écrit à Capiton pour l'exhorter à tenir ferme le parti qu'il a embrassé : « Courage, courage, agissons vigoureusement. » Il essaie d'entraîner le vieil Érasme, qui, après s'être déclaré pour Luther comme il avait fait pour Reuchlin, se retire de la lutte et s'effraie du danger. Il offre à Bucer la cure

de Landstuhl, un des châteaux de Sickingen, et écrit encore à Luther pour lui offrir une retraite sûre à Ebernbourg, s'il se trouve en danger à Wittenberg.

Tout était prêt pour commencer l'attaque, et Hutten brûlait de donner le signal; la diète de Worms vint modérer cette ardeur belliqueuse. Avant de s'engager dans une lutte qui aurait pu être fatale à Luther, il fallait attendre et voir ce qui sortirait de la Diète. Du haut de leur château, les chevaliers d'Ebernbourg observaient attentivement ce qui se passait à Worms; chaque jour Luther les tenait au courant des affaires, et il recevait des encouragements et des consolations de Hutten : « Que le Seigneur t'exauce au jour de la tribulation, lui écrivait-il; que le nom du Dieu de Jacob te protége, qu'il t'envoie son secours, que de Sion il te protége; qu'il t'accorde selon ton cœur et t'entende du haut des cieux... Fortifie-toi et reste ferme; ne doute pas de moi, jusqu'à mon dernier soupir je te resterai fidèle. » Apprenant la conduite des adversaires de Luther, il lui écrit, le 20 avril : « Quelles atrocités entendé-je? La furie n'est plus de la furie en comparaison de la fureur de ces gens-là. Je vois bien qu'il est besoin d'épées et d'arcs, de flèches et de bombardes, pour s'opposer à la rage de ces démons. Mais toi, notre père, ne crains rien, ne te laisse pas effrayer, tu ne manqueras pas de défenseurs, on saura te venger. »

Lorsque Hutten apprit que l'édit était déjà préparé contre Luther, il essaya encore de détourner le coup par une lettre à Charles-Quint, où il le mettait en garde contre la politique florentine. Mais Hutten ne pouvait changer la décision de la Diète; l'alliance était faite entre Charles-Quint et le pape : l'empereur sacrifiait

à la politique Luther et la liberté allemande. Lorsque Hutten connut l'édit de proscription lancé contre Luther, il ne connut plus de bornes à sa juste colère; hors de lui, il écrit deux fougueuses invectives contre Aléandre et Caraccioli et contre tous les ennemis de Luther (*Invectiva in Lutheromastigas sacerdotes*). Lui-même, excité par Eoban Hesse[1] et Hermann de Busch, il alla se mettre en embuscade avec Sickingen et quelques partisans de Luther et essaya d'enlever les deux légats. Ayant manqué son coup, il jura du moins à Eoban Hesse qu'il ne coulerait pas une goutte du sang de Luther qui ne fût mêlé du sien, et se plaçant sous la protection du Seigneur dont il entreprend de rétablir le règne, il promit d'exciter bientôt contre Rome un nouveau tumulte, décidé à continuer par l'épée ce qu'il avait commencé par la plume (*ut prius ingenio, nunc peragente manu*). « Tous mes efforts, ô Christ, sont soumis à ta volonté; ministre de tes desseins, j'obéis à tes lois. Si tu veux que Léon-le-Toscan charge de fers ces mains, c'est en vain que j'essaierais d'y échapper; si tu m'accordes de triompher de tes ennemis, la fuite ne saurait les soustraire à mes coups. Mais toi, Seigneur, abaisse sur notre entreprise un regard favorable, nous la soumettons à tes lois.» Et, remerciant son ami de l'encourager dans la lutte, il termine par ces mots énergiques : « Je saurai triompher ou j'y succomberai, le sort en est jeté[2].»

[1] *Eobani Hessi ad Huttenum ut christianæ veritatis causam et Lutherii injuriam armis contra Romanistas prosequatur exhortatorium.*

[2] *Atque ita perrumpam, perrumpam aut ipse peribo,*
Hæc postquam semel est alea jacta mihi.

En vain Luther, qui voyait avec crainte le parti dans lequel se jetait Hutten et qui redoutait de le voir compromettre témérairement la cause juste et sainte, essaya-t-il de le retenir ; en vain voulut-il s'opposer à toute tentative de faire triompher la vérité par les armes : « Notre but est commun, lui répondit Hutten, mais nos mobiles sont différents ; les miens sont humains, les tiens supérieurs, divins ; suivons chacun notre voie. » Et il se prépara au combat en excitant les chevaliers à la révolte. L'empereur et les grands princes ayant refusé de se charger eux-mêmes de la lutte, il se tourna vers la petite noblesse. Profitant du mécontentement des chevaliers, dépossédés par les princes ecclésiastiques, menacés dans leur indépendance par les États, repoussés de l'empereur, et qui aspiraient à reconquérir leur grandeur et leur autorité, Hutten les appela aux armes, ajoutant aux motifs puissants de l'intérêt personnel l'aiguillon de la foi. C'est à ce but qu'il consacre son *Monitor primus*, où il expose, par la bouche même de Luther, la nouvelle doctrine et poursuit les timides qui n'osent se détacher d'une église qui s'écroule et flétrit les faibles qui aiment mieux rester les esclaves d'une religion avilissante que d'en secouer le joug pour supporter celui de la liberté. Il essaya encore de trouver des alliés dans les villes libres et les paysans[1] ; mais ayant échoué, il ne lui reste plus qu'à vaincre les dernières hésitations de Sickingen, ce qu'il fait dans son *Monitor secundus*, et il donne le signal de la révolte. A la tête des chevaliers de Souabe et de Franconie, François de Sickingen va ravager

[1] C'est dans ce but qu'il écrivit le *Dialogue des brigands* (*Prædones*).

l'électorat de Trèves et assiéger la ville ; repoussé par une résistance opiniâtre, battu par l'électeur de Cologne et le jeune Philippe, landgrave de Hesse, il vient mourir dans son château, assiégé par ses ennemis vainqueurs; tandis que Hutten, déçu dans ses espérances, la mort dans l'âme, croyant que c'en est fait de cette liberté allemande qu'il chérissait tant, et de la Réforme au service de laquelle il avait si vaillamment offert et son bras et sa verve, obligé de fuir, proscrit, vient chercher un refuge dans la ville hospitalière de Bâle. Il comptait sur l'amitié d'Érasme ; Erasme refusa de voir son ancien ami, et, craignant de se compromettre, le força même de quitter Bâle, puis Mulhouse, d'où le malheureux chevalier, épuisé par la maladie, accablé par l'infortune, vint mourir dans l'île d'Ulfnau, sur le lac de Zurich (29 août 1523), après avoir rencontré encore une figure amie, celle du réformateur suisse, qui demandait à Pirkheimer, « si c'était là ce terrible Hutten, ce destructeur, qu'il voyait si affable pour le peuple et les petits enfants ; si cette bouche, où respirait la douceur, avait pu souffler sur les papistes un tel orage. »

CONCLUSION.

Nous avons essayé de faire connaître cette grande figure des temps de la Réforme, de montrer son activité puissante, son influence sur les luttes qui ont agité son époque.

Depuis le jour où il s'enfuit du couvent de Fulde jusqu'à sa mort, Hutten n'a eu d'autre but que la liberté ;

ce qu'il a recherché toute sa vie, la cause à laquelle il a sacrifié les honneurs, le repos, les douceurs d'une vie consacrée aux lettres, sa vie même, c'est la cause de la liberté; sa vie n'est qu'une lutte continuelle contre l'oppression sous toutes ses formes, qu'une protestation en faveur de la liberté opprimée. Partout où il voit la tyrannie, il s'en déclare l'ennemi et se jette résolument au devant du danger.

Il voit l'Allemagne abaissée, le pouvoir impérial méprisé en Italie; poëte impérialiste, il s'efforce de ranimer l'ardeur de la patrie et l'excite à se venger enfin. La lutte éclate entre Reuchlin et les dominicains de Cologne : nous trouvons Hutten à la tête des combattants, le premier à la lutte, le plus acharné; l'invective ne réussit pas : il tue l'obscurantisme par le ridicule. La lutte l'excite : il croyait ne servir que les lettres en offrant son concours à la cause de Reuchlin ; il est entraîné plus loin : ses yeux s'ouvrent et il commence à voir la tyrannie romaine. Il s'attaque à la hiérarchie. Quand la Réforme éclate, il l'embrasse avec joie et se jette à la suite de Luther, dans lequel il voit un allié puissant dans l'œuvre qu'il poursuit.

Hutten n'a pas été théologien, et ce n'est que rarement que dans ses satires il descend sur le terrain du dogme; il admet bien que Luther ait raison, et lui-même proclame la doctrine annoncée par le réformateur; mais ce n'est là qu'un moyen pour lui d'exciter à la liberté. Tandis que Luther n'arrivera que peu à peu à une idée plus grande de la liberté, c'est par elle que Hutten commence, et c'est elle seule son but. Luther commençant la Réforme, ne songeait nullement à secouer le joug de Rome : il ne cherchait qu'à apaiser sa conscience

tourmentée par le péché; Hutten, en attaquant Rome, ne songeait qu'à la liberté opprimée, et voyant dans Rome l'incarnation de la tyrannie, il saisit tous les moyens de la renverser.

Aussi peu lui importent les moyens; tandis que Luther, avec une confiance admirable en la puissance de la vérité, refuse de recourir à la force pour faire triompher une cause qui doit vaincre par elle-même, Hutten ne songe qu'au but, et, entraîné par un esprit indomptable, impatient de secouer le joug, il veut hâter le triomphe de la Réforme, et recourt aux armes. Lorsqu'il jette le cri de guerre, il ne comprend pas que Luther puisse s'y opposer, et il se contente de dire: les moyens de Luther sont divins, les miens sont plus humains; mais il se fie plus aux siens qu'à ceux de Luther, et il espère changer d'un seul coup la face des choses. En unissant la cause de la Réforme à celle d'un parti mécontent, il a gravement compromis la première, et, sans la sagesse de Luther, c'en eût peut-être été fait d'elle. Une révolution tout intérieure ne peut s'accomplir par la violence: c'est le tort de Hutten de l'avoir méconnu; il a risqué de ruiner la Réforme en lui faisant faire fausse route; Luther a vu le danger et il a séparé sa cause de celle du chevalier franconien; aussi, tandis que Hutten vaincu, persécuté, va mourir en exil, croyant qu'avec lui la liberté est morte, la Réforme, dirigée par Luther, s'avance rapidement de progrès en progrès, rendant aux peuples la liberté par la foi.

Nous blâmons donc Hutten d'avoir exagéré la Réforme et de l'avoir compromise; mais nous reconnaissons les services immenses qu'il a rendus à cette même

cause par ses rudes attaques contre Rome et la tyrannie du clergé et par le souffle puissant de la liberté qu'il fit passer sur l'Allemagne. Et si nous ne pouvons reconnaître en lui un réformateur, nous le saluons comme un de ceux qui ont le plus contribué à renouveler le monde, et, comme ses contemporains, nous le proclamons le défenseur le plus ardent de la liberté, *propugnator acerrimus libertatis.*

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 22 juin 1867.
CH. SCHMIDT

Permis d'imprimer.
Le Recteur, A. CHÉRUEL.

THÈSES.

I.

Le christianisme est la seule religion répondant aux besoins de l'homme : il a en lui-même son apologie.

II.

On ne peut pas prouver l'inauthenticité de l'Évangile de saint Jean.

III.

En théorie, l'Église et l'État doivent être libres l'un de l'autre ; en pratique, c'est une question secondaire.

IV.

Mieux vaut Athanase avec ses obscurités qu'Arius avec sa logique, Augustin avec ses inconséquences que Pélage avec sa raison, le rigide Calvin que les libertins spirituels avec leur liberté.

V.

Il faut choisir entre christianisme et panthéisme : on doit aboutir à l'un ou à l'autre de ces deux termes opposés.

VI.

La liberté chrétienne est l'obéissance absolue à la volonté divine.